



HAL
open science

Les paysages urbains en guerre : géosymboles, territorialités et représentations

Bénédicte Tratnjek

► **To cite this version:**

Bénédicte Tratnjek. Les paysages urbains en guerre : géosymboles, territorialités et représentations. Lenguajes y visiones del paisaje y del territorio - IV Coloquio del Grupo de Historia del Pensamiento Geográfico - UGI (Langages et visions du paysage et du territoire - Symposium du groupe d'Histoire de la Pensée géographique - UGI), Feb 2009, Miraflores de la Sierra (Province de Madrid), Espagne. pp. 187-199. halshs-00515218

HAL Id: halshs-00515218

<https://shs.hal.science/halshs-00515218>

Submitted on 6 Sep 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les paysages urbains en guerre : géosymboles, territorialités et représentations

Bénédicte Tratnjek
Doctorante en géographie
Université Paris-Sorbonne, UMR 8185 – ENeC (Espace, Nature et Culture)
IRSEM (Institut de recherche stratégique de l'école militaire)
benedicte.tratnjek@gmail.com

Résumé :

Les transformations des paysages urbains et des territorialités dans la guerre posent la question des représentations des acteurs locaux et des observateurs extérieurs sur la ville. Quels sont les géosymboles de la destruction et de la reconstruction ? Comment « formatent »-ils les espaces vécus et les espaces perçus ? Passe-t-on de la destruction du bâti à la destruction de la ville en tant qu'espace collectif partagé par tous ? Les images des paysages urbains dans la guerre « conditionnent »-elles les représentations des habitants de la ville et les peurs sur l'urbain pour les populations qui leur sont extérieures ? Au prisme de l'analyse de quelques hauts-lieux et paysages de guerres urbaines récentes ou actuelles (dont les images ont fait le tour du monde et qui sont devenus de véritables géosymboles de tensions géopolitiques), cet article s'interrogera ainsi sur ce que nous apprend une telle iconographie à la fois sur les représentations de la ville en guerre elle-même, et plus généralement sur les peurs sur la ville, dans la ville et de la ville. Comment les destructions s'ancrent-elles dans les dynamiques territoriales qui se réinventent dans l'après-guerre ? Des villes ex-yougoslaves à gaza-ville, des images de la « ville vulnérable » à l'intérieur comme à l'extérieur de la ville en guerre tend à s'inscrire dans les recompositions sociospatiales et les revendications territoriales.

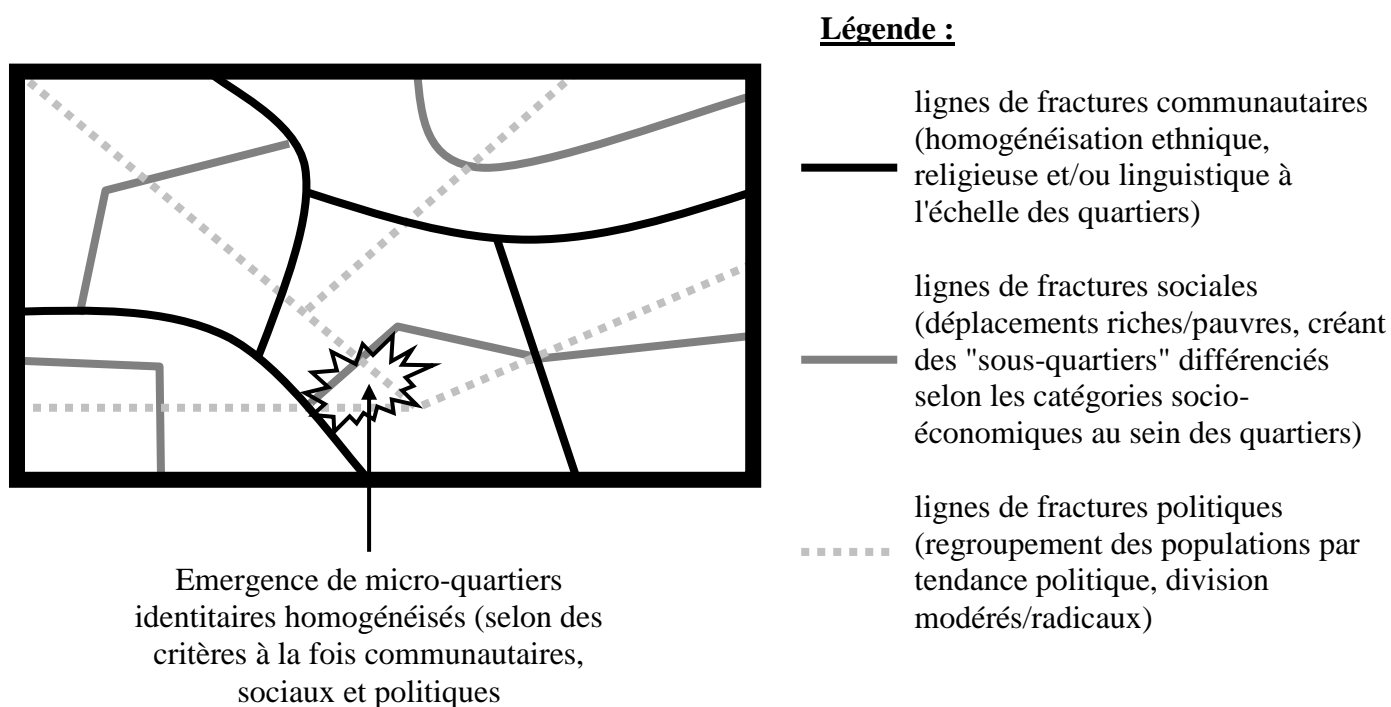
Introduction : Des destructions dans la ville à la ville détruite

La ville en guerre se défait-elle ? On peut dresser un rapide portrait des dynamiques territoriales provoquées ou renforcées par la guerre¹. Par-delà les aspects spécifiques de chaque ville qui subit une ou plusieurs guerres (elles mêmes spécifiques), on peut identifier un phénomène commun : la fragmentation de la ville en quartiers-territoires. Si la (re)présentation médiatique des combats urbains insiste davantage sur les lignes de fracture identitaire (de type ethnique, linguistique, confessionnelle...), ce ne sont pas pour autant les seules à l'œuvre. Une analyse de la ville en guerre qui ne s'appuierait que sur les tensions identitaires relèverait d'une grille de lecture trop partielle (voire partielle). Des dynamiques de distanciation se mettent en place, et se transforment, au fur et à mesure que la guerre s'inscrit dans le temps, en une véritable géographie de la peur, qui fait apparaître des logiques de regroupement communautaire, selon des logiques identitaires. Mais, à l'intérieur du quartier-territoire, d'autres formes de ségrégation s'ancrent dans la réorganisation territoriale, en

¹ Cette brève présentation, loin d'aborder toutes les reconfigurations sociospatiales et géopolitiques à l'œuvre dans la ville en guerre, se propose de « cadrer » le propos pour un sujet encore peu analysé en sciences humaines, tout particulièrement au prisme d'une posture comparatiste.

fonction des stratégies de survie : d'une part, des déplacements à l'intérieur du quartier-territoire selon l'appartenance sociale² ; d'autre part, des déplacements qui dépendent de l'engagement politique et de la proximité vis-à-vis du groupe armé qui s'est approprié et protège le quartier-territoire. Aux lignes de fracture identitaire, s'ajoutent des « fissures » sociales et politiques qui contribuent à l'émergence de micro-territoires et renforcent les fragmentations dans la ville en guerre (fig. n°1). Cet article se propose d'analyser les recompositions territoriales (celles qui sont éphémères et celles qui s'ancrent dans l'après-guerre) entre le spécifique de chaque ville et les invariants de l'efficacité géographique de la guerre sur la ville, au prisme de la symbolisation de certains lieux. Pour cela, la part des représentations à l'intérieur comme à l'extérieur, est fondamentale. Nous nous interrogerons ainsi sur quelques paysages urbains particulièrement médiatisés ces dernières années (à l'intérieur comme à l'extérieur de la ville), sur leur mise en discours et sur leurs transformations en géosymboles des menaces et des risques de la ville, et ce par-delà le contexte de la guerre. Quelques lieux, quelques instantanés, riches en sens et en symbolisations.

**Fig. n°1 : Fragmentations urbaines :
l'éclatement social de la ville en guerre et la remise en cause de l'urbanité**



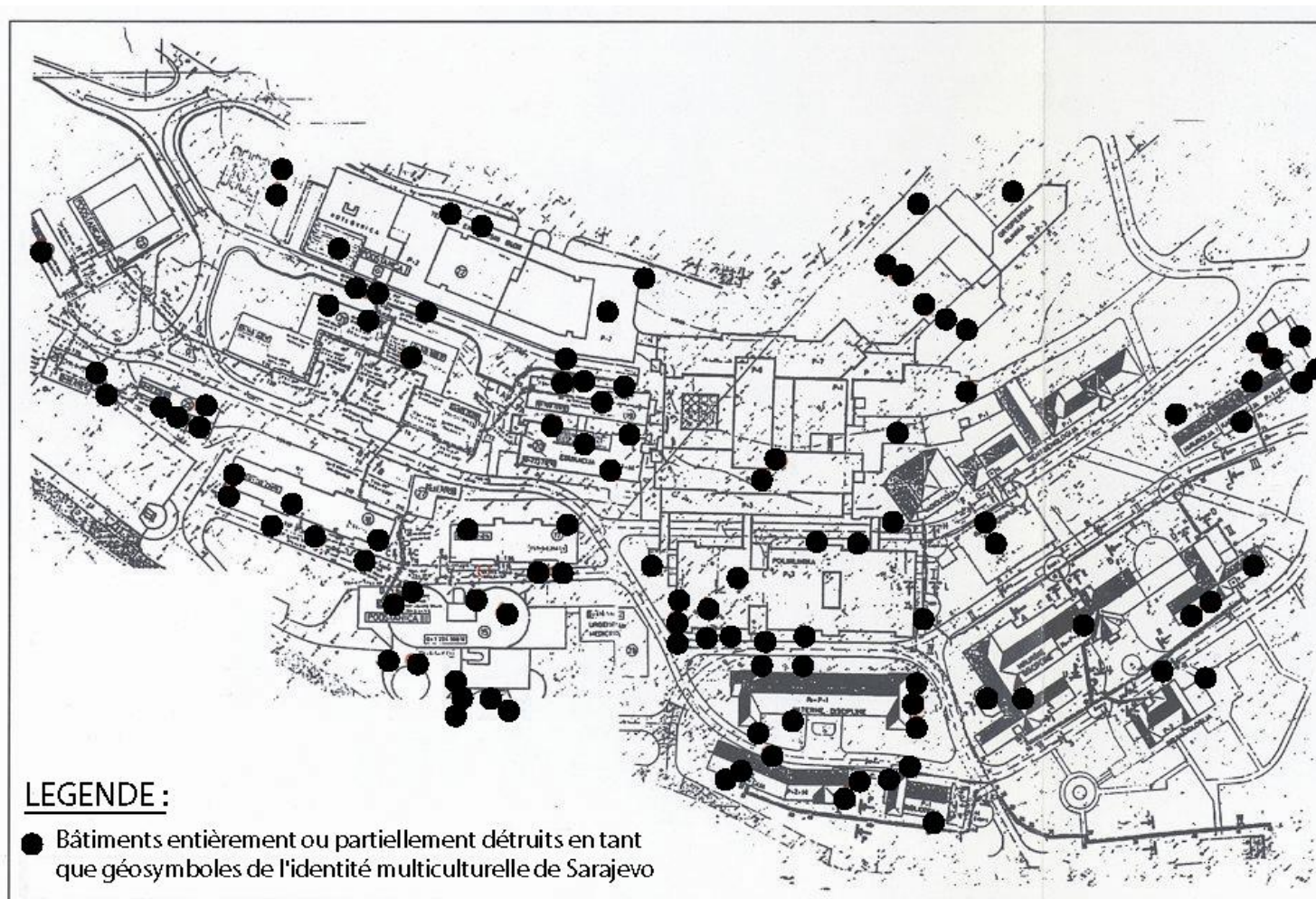
² Apparaissent, dès lors, des dynamiques de ségrégation subie/choisie, les habitants les plus aisés s'installant au cœur du quartier-territoire, s'éloignant d'autant de ses « frontières », c'est-à-dire des limites du quartier qui constituent des lignes de front entre deux quartiers appropriés par deux communautés qui s'identifient comme ennemies.

I. Détruire les paysages urbains : l'urbicide ou la ville comme ennemie

« Urbicide » est un terme très récent, qui a été utilisé pour la première fois par l'architecte et ancien maire de Belgrade, Bogdan Bogdanovic, pour désigner le meurtre rituel des villes, cette haine qui se traduit par un acharnement contre les bâtiments urbains (BAUDOÛI, 2001). Le terme a été composé à partir de l'étymologie du mot « génocide », et désigne la profonde haine de la ville qui pousse à la volonté de sa totale destruction (non pour un avantage militaire ou psychologique, comme dans le cas des villes bombardées de la Seconde Guerre mondiale, mais pour l'identité urbaine elle-même, c'est-à-dire pour la ville en tant que lieu d'échanges et de rencontres par excellence). L'exemple de la destruction de la bibliothèque de Sarajevo est particulièrement révélateur des différentes problématiques que posent le concept d'urbicide. Quelles sont les représentations à l'intérieur de la ville de cette violence contre la ville ? En quoi ces représentations ont-elles des incidences sur les territorialités qui s'ancrent ou se recomposent dans l'immédiat après-guerre ? Quelles représentations à l'extérieur de la ville face à la (sur)médiatisation des images de cette destruction ?

Bien que les photographies de la bibliothèque détruite aient été quasiment les seules images (re)présentées par la presse internationale pour mettre en avant les logiques d'urbicide à l'œuvre pendant le siège de Sarajevo (1992-1995), de telles destructions de bâtiments, ciblés parce qu'ils symbolisaient la « bonne entente » des Sarajéviens et la construction d'une identité commune (CHASLIN, 1997), ont touché l'ensemble de la ville (fig. n°2). La bibliothèque est, elle, devenue le géosymbole de l'urbicide à Sarajevo, mais également dans toute l'ex-Yougoslavie pour l'opinion publique internationale : incendiée puis détruite, elle symbolisait la destruction du « vivre ensemble » sarajévien, réunissant des œuvres de toutes les communautés en présence (bosniaque, croate, juive et serbe), et des archives témoignant de l'impact culturel des Empires austro-hongrois et ottoman.

Fig. n°2 : Les impacts de l'urbicide dans la ville de Sarajevo : « une haine monumentale »



Source : D'après BOUGAREL, X. (1996), *Bosnie : anatomie d'un conflit*, Paris, La Découverte ; et WARCHITECTURE (1994), *Urbicide Sarajevo*, Sarajevo, Association of Architects Das-Sabir.

L'une des images devenues célèbres (fig. n°3) montre le violoncelliste Vedran Smajolovic donnant un concert pendant le siège de Sarajevo dans ce paysage de ruines. Cette image a été « vendue » par les médias comme un double symbole : le paysage reflète la volonté des belligérants de détruire les hauts-lieux de l'échange, par là l'identité multiculturelle des Sarajéviens ; le violoncelliste, quant à lui, symbolise la volonté constante des habitants pendant ce siège à lutter pour préserver cette rencontre des populations, ce bon voisinage et ce « vivre ensemble ». Mais derrière cette image « vendue » comme résistance de l'identité multiculturelle sarajéviennne, à l'intérieur (comme symbole du possible) et à l'extérieure (comme dénonciation de l'urbicide), se cache un discours sur un « impossible ». En effet, la destruction de la bibliothèque s'est inscrite, tout au long du siège de Sarajevo, dans le paysage et dans la représentation d'une ville divisée et dangereuse pour les habitants. Malgré une volonté réelle de la part de la plupart des Sarajéviens, des logiques de préférence communautaire ont, tout d'abord, créé une « géographie de la distanciation ». S'installer dans un quartier où sa communauté était majoritaire répondait ainsi à des stratégies de sécurisation et à une perception d'une menace (réelle ou éventuelle) dans le maintien de quartiers multicommunautaires. Au fur et à mesure du prolongement du siège et de l'intensification des actions miliciennes³, la « géographie de la distanciation » a laissé place à une véritable « géographie de la peur », amplifiant d'autant les déplacements à l'intérieur de Sarajevo, et l'entre-soi communautaire (fig. n°4).

Fig. n°3 : Concert dans les destructions de la bibliothèque de Sarajevo : un symbole « vendu » de la résistance de l'entente multiculturelle

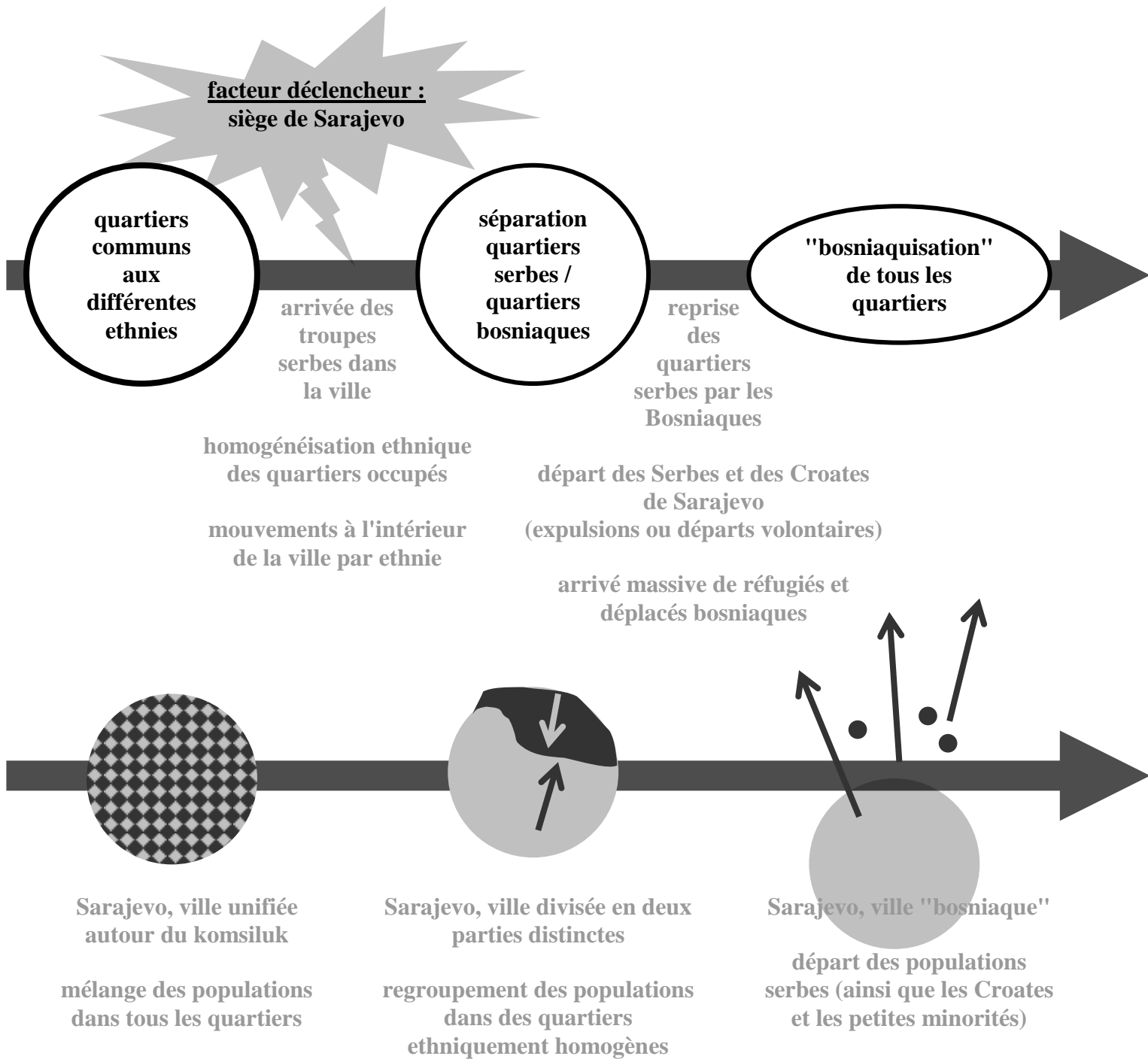


Source : Blog « Géographie de la ville en guerre », 22 octobre 2008
<http://geographie-ville-en-guerre.blogspot.com/2008/10/la-notion-durbicide-dimensions.html>

³ Les milices étaient fortement communautarisées, totalement homogènes ethniquement, et leurs actions visaient à menacer – voire bien pire ! – les autres communautés et à protéger la leur.

La résistance du « violoncelliste de la bibliothèque » : une image médiatique, un discours construit, qui cachent l'efficacité géographique de l'urbicide comme catalyseur d'un regroupement communautaire intense, d'une transformation des espaces sociaux (l'appartenance ethnique est entrée dans l'espace public) et des espaces de vie (avec la destruction du « vivre ensemble » au profit d'un « chacun chez soi »). L'urbicide, action localisée sur quelques hauts-lieux de l'identité urbaine, a recomposé les territorialités du quotidien pendant la guerre et dans l'immédiat après-guerre, en transformant la ville-partage en ville-menace. Aujourd'hui, Sarajevo est une ville quasiment homogénéisée : les peurs sur la ville ainsi imposées dans le paysage, et de ce fait dans les représentations de la ville comme espace vécu, se sont ancrées encore plus fortement dans l'immédiat après-guerre. On assiste alors à une transformation brutale de l'identité de la ville : d'un territoire commun et partagé à la « bosniaquisation » de la ville. Si la haine et les peurs de l'urbain ont toujours existé dans les représentations de la ville, celles-ci étaient fortement localisées, et se restreignaient aux territoires des « classes dangereuses ». L'urbicide est un phénomène récent (que l'on date aux destructions systématiques des lieux d'échange à Beyrouth pendant la guerre civile de 1975 à 1990), qui s'inscrit dans la représentation de plus en plus prégnante d'une « ville vulnérable ». Cela traduit le passage, dans l'imaginaire collectif, d'une représentation des « impuretés » de la ville (les passages sombres, les « classes dangereuses », les territoires échappant à la souveraineté des autorités locales...) à celle de la « ville impure » (non pour quelques maux urbains, mais en tant que mal généralisé).

**Fig. n°4 : Evolution du paysage socioculturel dans la ville de Sarajevo :
De la ville-rencontre à la ville homogénéisée**

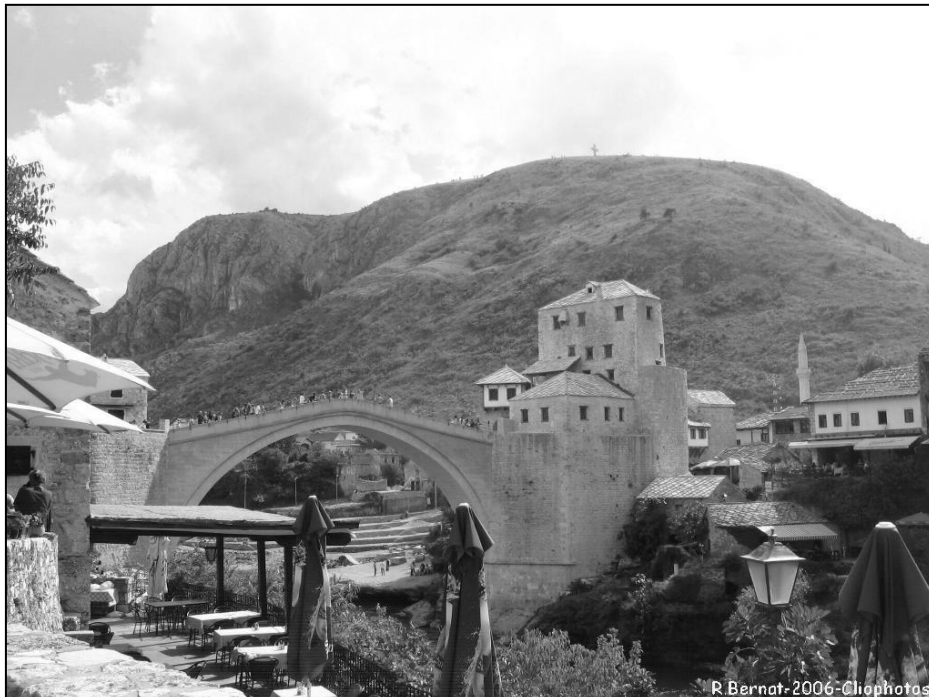


II. Des ponts entre les hommes : de la remise en cause d'un « déterminisme des lieux »

L'urbicide permet de poser la question de la place et de la symbolisation des ponts dans le paysage urbain et dans les territorialités de la ville en guerre. L'entrée « pont » est, le plus souvent, absente des dictionnaires de géographie, ou se limite à les définir comme une

infrastructure qui pose des défis en termes d'aménagements (TRATNJEK, 2009). Le pont, un haut-lieu systématique de l'échange ? S'attarder sur les symbolisations des ponts dans les villes ex-yougoslaves déchirées par la guerre permet de revenir sur ce « déterminisme du lieu » et de s'interroger sur la suffisance de l'infrastructure pour créer des liens entre les hommes. Pendant les guerres de décomposition de la Yougoslavie (1991-1995) et la guerre du Kosovo (1999), la destruction des ponts ne relève pas seulement de la stratégie militaire. Dans la ville multiethnique de Mostar en Bosnie-Herzégovine, la destruction du pont était avant tout un double message : à « l'Autre », on signalait son total rejet ; et à « soi » (c'est-à-dire sa propre communauté), on symbolisait l'entre-soi comme protection. *« Les affrontements entre Croates et Musulmans, pour la maîtrise de la ville ont abouti à la destruction par l'artillerie d'une grande partie du centre et de son quartier ancien et du pont qui en était le symbole. Depuis, le pont aussi bien que les bâtiments du centre ancien ont été reconstruits. Mais de très vastes bâtiments de l'époque austro-hongroise, à finalité administrative ou militaire, restent détruits avec leurs façades béantes, et les ruraux ont afflué. Aujourd'hui, la ville est majoritairement croate, mais le centre historique est musulman ou si l'on préfère bosniaque. En outre, la population a totalement changé : on estime que 60 % de l'ancienne population est partie : les Serbes, entre autres, ont quitté la ville »* (SIVIGNON, 2009, p.151). La reconstruction d'un « nouveau Vieux pont » a été conçue par la communauté internationale comme un symbole de la réconciliation. Force est de constater l'inscription durable de la division de la ville dans les espaces pratiqués des différentes communautés (d'autant plus intense que 60 % de la population d'avant-guerre a fui la ville, laissant place à des néo-citadins venant des espaces ruraux où l'homogénéisation ethnique de chaque village était déjà une réalité sociale avant la guerre). Le pont de Mostar (fig. n°5) est devenu un point de « non-passage » !

**Fig. n°5 : Le « Nouveau Vieux pont » de Mostar :
de la « ville du pont » (Stari Most) au pont-fantôme ?**



Source : Clio Photo, 23 juillet 2008.
<http://cliophoto.clionautes.org/picture.php?/1903/category/228>

Autre exemple célèbre : le pont de Mitrovica (Kosovo). La remise en question du pont comme infrastructure favorisant comme « intrinsèquement » les échanges et la rencontre était déjà visible avant la guerre : ce pont, malgré sa position des plus favorables (au cœur de la ville), ne constituait en rien un point de passage privilégié. Il n'était qu'une infrastructure sommaire séparant les deux quartiers majoritairement serbe au Nord et albanais au Sud de la rivière Ibar. Les deux populations vivaient côte à côte, mais ne se mélangeaient pas (TRATNJEK, 2006). Largement (sur)médiatisée, la reconstruction du pont par la communauté internationale visait à imposer un géosymbole de l'échange (fig. n°6). Le gigantisme de l'édifice et son éclairage permanent contrastent avec la pauvreté de la plupart des bâtiments de Mitrovica. Cette démesure n'aura pas suffi à créer un géosymbole de la (ré)conciliation : longtemps protégé par les militaires de la KFOR⁴, il constituait un « espace interdit ». Malgré sa réouverture, il est largement ignoré dans les pratiques spatiales des habitants (à l'exception des Albanais vivant dans des micro-territoires au Nord de la ville, tels que le quartier multiethnique Bosnjacka Mahala ou la périphérie urbaine albanaise Suvi Do). Seuls moments de « rencontres » entre Serbes et Albanais : les jours de manifestations contre la présence de « l'Autre », qui sont suivies de violences intercommunautaires⁵. Le pont est devenu un véritable géosymbole de l'affrontement intercommunautaire et de la division de la ville. « Créer » le paysage ne suffit pas à créer des pratiques spatiales et une identité. Les exemples de Mostar et de Mitrovica montrent combien, sur les ponts, peuvent s'installer des frontières vécues, des barrières mentales, des murs invisibles.

**Fig. n°6 : Le pont de la réconciliation ?
l'échec du gigantisme dans les symboles à Mitrovica**



Source : TRATNJEK Bénédicte, mars 2004.

⁴ Kosovo Force, sous l'égide de l'OTAN, qui assure la sécurité du Kosovo selon la résolution 1244 de l'ONU.

⁵ A noter : la criminalité est le seul exemple de véritable entente multicommunautaire, les réseaux criminels serbes et la mafia albanaise œuvrant « ensemble » pour maintenir la haine dans la ville, et ainsi asseoir leur contrôle territorial sur des « zones grises » échappant à toute juridiction.

III. Gaza-ville : retour sur un exemple de médiatisation des paysages en guerre

Derrière les images de la guerre de décembre 2008-janvier 2009, on peut se poser la question de ce que représente Gaza-ville en fonction des acteurs dans cette guerre. Si les photographies de la presse locale et internationale montrent avant tout des paysages de destruction, ceux-ci ne relèvent pas de la même symbolique en fonction des acteurs qui les regardent. Pour l'armée israélienne, Gaza-ville est une ville-cible. Les autorités israéliennes ont affirmé qu'il n'était pas question d'occuper Gaza-ville. Il s'agit avant tout de détruire l'appareil militaire du Hamas, un groupe armé palestinien qui contrôle la bande de Gaza. Les autorités militaires ont envisagé la ville selon un découpage dual. Pour elles, il existe deux Gaza-ville : une « Gaza d'en haut » (dans laquelle vit la population civile qui n'est pas considérée comme la cible de Tsahal, l'armée israélienne) et une « Gaza d'en bas » (dans laquelle « se terrent » les forces du Hamas, identifiées comme l'ennemi dans cette guerre). Cette distinction explique, en partie, la vision stratégique d'Israël : l ne s'agit pas de d'anéantir la ville en tant que géosymbole, on ne peut pas parler ici d'urbicide, même si les paysages urbains de Sarajevo et de Gaza-ville semblent très proches. La destruction de la ville visible dans les images médiatiques n'est alors pas un objectif politique, mais une conséquence des objectifs visant à la destruction – tout au moins la déstabilisation – du Hamas. Le point de vue de l'autre belligérant est, évidemment, opposé. La conception de la ville dans leur stratégie également. Pour le Hamas, Gaza-ville est une ville à protéger, à défendre, contre les menaces extérieures (Tsahal), mais aussi intérieures (le Fatah, un autre groupe politique armé palestinien, principal concurrent du Hamas dans le contrôle territorial des Territoires palestiniens). Défendre la ville de Gaza relève alors de plusieurs enjeux : un enjeu militaire (contre Tsahal), un enjeu politique (contre le Fatah), un enjeu médiatique (pour obtenir le soutien de l'opinion publique et de la communauté internationales), et un enjeu psychologique (pour garder le soutien de la population locale).

Pour la population, Gaza-ville représente une ville menacée dans laquelle il faut survivre, et ce même avant la guerre : le nombre d'habitants vivant en dessous du seuil de pauvreté est estimé à 51,8 % dans la bande de Gaza, ce qui place ce territoire très largement au dessus de la moyenne des Territoires palestiniens (on estime à 19 % le taux de pauvreté en Cisjordanie). Le quotidien à Gaza-ville est marqué par un très fort taux de chômage et une grande pauvreté. L'économie y est sinistrée. Si l'intérêt médiatique a particulièrement ciblé la question du coût des destructions, il faut replacer la reconstruction dans le contexte : la bande de Gaza est un territoire fermé, éloigné des autres Territoires palestiniens, dans lequel aucune économie durable n'est à l'œuvre. Les images de destruction ainsi « vendues » par les médias internationaux cachent cette réalité, qui est pourtant ancrée dans le quotidien des habitants. Une photographie ou une vidéo montrant des paysages urbains en guerre sont alors des discours : le parti pris de ne montrer, le plus souvent, que les images du temps de la guerre, cache des réalités très diversifiées quant à la situation de l'immédiat avant-guerre. Les images des paysages urbains de ruines et de destructions relèvent ainsi d'une construction intellectuelle, et transmettent des messages différenciés en fonction de leurs auteurs, des canaux de diffusion et du public visé. La même photographie peut donc cacher des perceptions très différentes en fonction de son « récepteur ». Derrière les images médiatiques de paysages de destruction (devenus des symboles de la guerre urbaine) se cachent des territorialités et des modalités différentes du « vivre la ville en guerre », qui « formatent » les représentations des habitants sur la « ville menace », à l'intérieur comme à l'extérieur de la ville.

Conclusion : Les paysages urbains de la guerre dans la ville et à l'extérieur : la diffusion de la « ville vulnérable »

Les peurs et l'hostilité sur la ville sont une réalité ancienne. La ville du vice, les territoires des classes dites « dangereuses », les ruelles sombres, le manque de propreté, l'opposition à la nature... sont autant de thèmes qui ont marqué autant les philosophes que les aménageurs dans l'Histoire. Néanmoins, l'avènement de la mondialisation des médias a un fort impact sur les représentations des menaces de la ville. Parmi d'autres images, les paysages de ruines dans les villes en guerre « conditionnent » les représentations de la condition urbaine. Les peurs sur la ville sont, d'ailleurs, un marché particulièrement vendeur, comme en témoigne le succès international des jeux vidéos qui mettent en scène des guerres ou des catastrophes urbaines (pour ne donner que quelques exemples : *GTA-4*, *Disaster*, *Guerre Urbaine...*). Les films, les bandes dessinées ou la littérature s'appuyant sur un univers de type « réaliste » prennent souvent comme thématique la peur d'une « ville menace » qui détruirait l'Humanité. Parallèlement, les jeux ou les œuvres qui s'inscrivent dans le type « fantastique », laissant place à des univers reposant sur la pure imagination de leurs auteurs, mettent en exergue un fantasme territorial récurrent, reposant sur une « ville sécurité » (pour les jeux vidéos, on citera comme exemple les séries à succès *Zelda* et *Final Fantasy*, dans lesquelles les villes représentent un havre de paix dans lesquelles se reposent les héros).

Les images contribuent ainsi à accentuer les vulnérabilités de la ville. La guerre sort ainsi des frontières de la ville dans laquelle elle se déroule pour s'ancrer dans l'imaginaire collectif. Comme le disait Le Corbusier : « *la ville est un cancer qui se porte bien* » (SALOMON, p. 29). Lors des guerres, les destructions urbaines sont particulièrement (re)présentées : au-delà de la présentation de l'information, il s'agit bien d'une représentation de la « ville chaos », de la « ville menace », de la « ville vulnérable ». Les images contribuent ainsi à accentuer les vulnérabilités urbaines (ces dernières étant le fruit de la combinaison entre les menaces réelles et le degré d'acceptabilité du risque). Partout dans le monde, on voit émerger des formes d'enclaves résidentielles (PACQUOT, 2009), dont la construction et l'argument de vente reposent avant tout sur une perception d'une menace à vivre avec un « Autre », que celui-ci soit identifié en fonction de son appartenance sociale, politique, religieuse, ethnique, linguistique... Les peurs sur la ville ont des implications sur son aménagement (tant dans les initiatives privées que dans les projets publics), et s'appuient sur ces représentations de menaces réelles et de menaces perçues. L'imagerie des paysages de ruines de la ville en guerre dépasse largement son cadre pour s'inscrire dans un imaginaire collectif fondé sur la « ville mal aimée ».

Bibliographie :

BAUDOUI, R. (2001) : « De la menace atomique aux conflits de « faible intensité ». L'emprise croissante de la guerre sur la ville », *Annales de la recherche urbaine*, n°91, pp. 27-34.

CHASLIN, F. (1997) : *Une haine monumentale. Essai sur la destruction des villes en ex-Yougoslavie*, Paris, Descartes & Cie.

PAQUOT, T (Ed) (2009) : *Ghettos de riches. Tour du monde des enclaves résidentielles sécurisées*, Paris, Editions Perrin.

SALOMON, J. (2005) : *La ville, mal-aimée. Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en Suisse : analyse, comparaisons, évolution*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.

SIVIGNON, M. (2009) : *Les Balkans : une géopolitique de la violence*, Paris, Belin.

TRATNJEK, B. (2006), « Le nettoyage ethnique à Mitrovica : interprétation géographique d'un double déplacement forcé », *Le Bulletin de l'Association de Géographes français*, 83^e année, n°2006-4, pp. 433-447.

TRATNJEK, B. (2009) : « Des ponts entre les hommes : les paradoxes de géosymboles dans les villes en guerre », *Cafés géo*, Rubrique Vox Geographi.